

## The Advent of a New Sacred Oratory: The Preaching of Cornelio Musso (1511-1574)

### L'avènement d'un nouvel art oratoire sacré: la prédication de Cornelio Musso (1511-1574)

#### Nașterea unei noi arte a oratoriei sacre: predicile lui Cornelio Musso (1511-1574)

Utzima BENZI

Université de Provence (Aix-Marseille I)

36 rue Manuel, 13100 Aix en Provence, utzimabenzi@hotmail.it

#### Abstract

*Our theme in this paper is sacred eloquence, such as that of the Franciscan preacher Cornelio Musso (1511-1574), a major figure of post-tridentine oratory art, practised it from his pulpit. After briefly describing the outline of the training, life and personality of the conventual friar, the article focuses on the political, religious and cultural background that explains the emergence, around 1530, of the new form of sacred oratory he introduced in Italy. Finally, some of the stylistic specifics of his homiletic prose are also discussed. Overall, the objective is to replace the Franciscan orator within the culture of his times and throw light on certain recurrent oratorical procedures in his asianic style.*

#### Rezumat

*Tema lucrării noastre o constituie elocvența sacră, precum cea a predicatorului franciscan Cornelio Musso (1511-1574), o figură majoră a artei oratoriei post-tridentine, pe care a practicat-o de la amvonul său. După o descriere scurtă a pregătirii, vieții și personalității călugărului, articolul se concentrează pe fundalul politic, religios și cultural care explică apariția, în jurul anului 1530, a acestei noi forme de oratorie sacră pe care a introdus-o în Italia. La final sunt discutate și unele din caracteristicile stilistice ale prozei sale omiletice. Obiectivul general îl constituie re-plasarea oratorului franciscan în cadrul culturii timpului său și evidențierea anumitor proceduri oratorice recurente în stilul său asianic.*

**Key words:** *Cornelio Musso, Counter-Reformation, Sacred rhetoric, Art of oratory, Preaching*

**Cuvinte cheie:** *Cornelio Musso, contra-reforma, retorica sacră, arta oratoriei, predică.*

« Aux sermons, Romains, aux sermons ! Te souviens-tu que saint Pierre a fait pénitence à la voix du coq ? Les prédicateurs sont les coqs mystiques qui t'éveillent du sommeil des péchés, qui t'annoncent le jour du salut, l'heure de la grâce. Ce sont les buccinateurs de Dieu qui, faisant sept fois retentir les trompettes évangéliques contre les sept péchés mortels, avec la faveur des sept esprits qui assistent Dieu, font tomber à terre les vieilles murailles de Jéricho, d'où s'édifie ensuite une nouvelle Cité pour le Seigneur, sous la protection sacrée du Christ. O Rome, Dieu veuille que tu sois cette Cité nouvelle [1].

C'est par ces mots que le mineur conventuel Cornelio Musso, dans un sermon prononcé en 1541, exhortait la Rome papale à la pénitence. Menacée par l'expansion du schisme luthérien, puis de l'hérésie calviniste, elle devait, pour rendre à l'Église catholique son autorité, mettre un terme aux abus des curialistes et réformer l'ensemble du corps ecclésial. Cette œuvre de redressement moral et institutionnel, le concile de Trente allait l'entreprendre quatre ans plus tard et, le 13

décembre 1545, Musso en prononcerait le discours d'ouverture, sur le thème de l'introït *Gaudete in Domino* [2]. Les métaphores des « coqs mystiques » et des « buccinateurs de Dieu », de même que la référence apocalyptique à Jéricho, ne sont pas de simples figures de style ; elles traduisent l'urgence de la situation ainsi que la haute mission dont les « prédicateurs du Verbe divin » seraient investis dans les décennies à venir et le rôle fondamental, religieux et politique tout autant que pastoral, qu'ils allaient être appelés à jouer dans l'histoire de la Contre-Réforme. Parmi les moyens mobilisés pour mener à bien cette œuvre de réforme (révision de la Vulgate, refonte du Bréviaire et du Missel, mise au point du *Catéchisme romain* etc.), c'est en effet à la prédication que revint la place d'honneur, en tant qu'instrument principal permettant d'assurer au discours conciliaire et scripturaire une réelle efficacité dans le domaine de la croyance et des conduites des fidèles, et de restaurer l'alliance entre les Pères de la tradition et les laïcs. La figure de l'orateur chrétien, porte-parole du Christ et des Apôtres, acquit de ce fait une place prééminente dans la société tridentine, qu'il conservera jusqu'à la Révolution française [3].

Pour quiconque s'intéresse à l'histoire de la Contre-Réforme italienne, ni le nom ni l'œuvre de Musso ne sont inconnus. Célébré par ses contemporains comme le « Chrysostome italien » [4], comme le « prince des orateurs religieux » [5], le franciscain incarnait au plus haut point les vertus que le Saint-Siège attendait de ses apologistes sur la scène mouvementée des guerres de religion. Son parler élégant, volontiers chargé d'emphase et de solennité, plaisait aux fidèles. Il répondait en outre aux visées de la papauté qui avait le plus urgent besoin, pour célébrer la vérité des dogmes, d'une éloquence à même de « fondre la nécessaire affirmation du prestige romain, au plan religieux comme au plan politique, avec les joies d'une fête publique » [6]. Les critiques, parfois fort âpres, ne manquèrent certes pas. Néanmoins, tous les avis autorisés concordent sur un point : au début des années 30, Musso sut introduire, selon l'expression du comte piémontais Emanuele Tesaurò, « *un novello stile di orazion sacra* » [7], un modèle destiné à durer. Il fut l'un des premiers à préconiser certains procédés négligés avant lui, et l'art oratoire baroque, du moins en Italie, doit beaucoup aux initiatives stylistiques et linguistiques qu'il mit en œuvre. Aussi, après avoir évoqué brièvement les grands axes de la vie du franciscain, notre propos se focalisera sur les raisons de l'émergence et du succès immédiat de cette nouvelle forme d'éloquence sacrée, ainsi que sur les spécificités qui lui sont propres.

Placentin d'origine, Cornelio Musso naquit en 1511, dans la décennie qui allait voir les débuts du protestantisme et l'excommunication de Luther (1521), et mourut à l'orée du pontificat de Grégoire XIII (1572-1585), peu avant que celui-ci ne commandât à Tommaso Laureti la décoration du plafond en voûte de la Salle de Constantin, le *Triomphe de la religion chrétienne*, témoignage de la splendeur retrouvée de l'Église catholique romaine. Sa vie fut donc marquée par tous les bouleversements consécutifs au grand schisme de la Réforme, qui introduisit la division au sein d'une Europe jusqu'alors unie par le lien de la foi. Le futur orateur reçut une formation philosophico-théologique et humaniste accomplie [8]. Entré à l'âge de neuf ans chez les Frères mineurs conventuels de Plaisance, il fut très tôt remarqué pour ses qualités intellectuelles et envoyé au couvent padouan du Santo (1522) afin d'y poursuivre son noviciat. Dans l'« *Athene* » italienne [9] de l'époque, le futur orateur bénéficia de l'enseignement de Pietro Bembo, dont les théories stylistiques, notamment l'idée d'appliquer les artifices de la métrique gréco-latine à la prose vernaculaire, l'influencèrent profondément. À peine âgé de vingt-et-un ans, il prit le titre de docteur en théologie et fut nommé peu après lecteur de métaphysique au *Studium* de Pavie (1534), puis à celui de Bologne (1535-39).

La renommée de ses sermons devint néanmoins si considérable qu'il dut renoncer à l'enseignement pour se consacrer entièrement à la prédication. Dès 1530 en effet, son talent oratoire avait suscité, à Padoue comme à Venise, la plus vive admiration, lui valant de solides protections, notamment celles d'Alvise Cornaro, de Guido Ascanio Sforza et du cardinal Lorenzo Campeggio. Ce fut ce dernier qui, en 1539, l'introduisit auprès de Paul III : séduit à son tour par l'éloquence du franciscain, en qui Contarini et Bembo voyaient « un ange capable par sa parole de persuader le

monde » [10], le pape Farnèse le retint à Rome comme prédicateur ordinaire de Saint-Laurent-in-Damaso et théologien privé du cardinal Alexandre Farnèse, avant de l'honorer de la charge de prédicateur pontifical pour les sermons en latin. Il occupera également cette fonction sous Jules III et Pie IV, tout en continuant, sous réserve de l'approbation papale, à prêcher dans les grandes villes de la péninsule où l'on sollicitait sa présence : Florence, Gênes, Milan, Naples, Venise, Bologne (etc.) [6]. Se dessinent donc déjà, en ces années de tensions sur le plan religieux, les deux grands axes de son ministère ecclésiastique, à savoir l'activité prédicatrice [11] et la participation à la rédaction des décrets conciliaires, tâches auxquelles s'ajoutera, à partir de 1548-1549, l'administration du diocèse de Bitonte.

Rien ne laissait présager, au temps de la Rome médicéenne de Léon X (1513-1521), que la chrétienté allait vivre l'un des moments les plus périlleux de son histoire. Ni Jules II, avec son esprit guerrier et belliqueux, ni Léon X, entouré de sa cour d'artistes et de lettrés, ne comprirent la gravité des signes précurseurs qui annonçaient la période de troubles dont l'Europe allait être agitée. Des siècles d'appels à la réforme de l'Église, *in capite et in membris*, paraissaient avoir eu peu d'effet. L'aube du XVI<sup>e</sup> siècle avait pourtant vu le début des guerres d'Italie (1494-1559), entendu la prédication farouche de Savonarole et son « chant » prophétique *De ruina ecclesiae* (1475), été témoin de la réunion du concile schismatique de Pise (1511). La puissance du souverain pontife était de plus en plus remise en question : d'un côté par des théories controversistes intracatholiques, soutenant que l'infailibilité de l'Église dans sa totalité était plus importante que celle du pape, de l'autre par Luther et les réformés, qui opposaient le principe scripturaire à l'autorité papale, contestée dans sa primauté en matière de foi.

À l'instar des orateurs jésuites, liés au pontife par leur vœu d'obéissance, Cornelio Musso exalte lui aussi de manière récurrente, dans ses sermons, la suprématie du pape, successeur de Pierre et Vicaire du Christ. Pour s'insinuer dans l'esprit des auditeurs, pour les persuader et les convertir à la cause pontificale, tantôt il martèle son discours et le scande, afin de conférer à sa parole le tranchant d'une vérité irrécusable,

« Quello che fa il Papa come Papa, lo fa san Pietro, o come altamente disse Christo : *Tu es Petrus*. Questa parola *Es* significa eternità ; voi lo sapete Dotti. È eterno Pietro, è eterno il sacerdotio di Pietro, il primato di Pietro, la cathedra di Pietro. Il nostro Papa, se bene ha il nome di Paolo, ha la dignità et potestà di Pietro. Anco a lui dice Christo : *Tu es Petrus, tu es Petrus, et super hanc petram aedificabo Ecclesiam meam* ; io son pietra alla mia Chiesa, et tu per me sei pietra sua [12].

tantôt il exploite les douceurs discrètement élégiaques du registre lyrique, comme dans cette invocation vibrante à Rome, terre des apôtres martyrs Pierre et Paul, cité natale de tous les chrétiens :

« [...] ma [San Pietro] elesse te Roma sola, i tuoi colli, la tua aria, le tue acque ; qui volse vivere, qui predicare, qui morire [...] » [13].

Convaincu que la dignité et le salut de l'Église romaine reposaient sur l'issue heureuse du concile de Trente (1545-1563), Musso s'en fit l'ardent défenseur, prêchant avec insistance la participation aux différentes sessions. Rassembler les représentants des Églises nationales était loin d'être simple, tant les différends politiques et dogmatiques s'étaient multipliés, créant des divisions de plus en plus profondes entre papauté, puissances temporelles catholiques et réformés. Pour rallier tous les concours en vue de la réouverture des assises conciliaires (18 janvier 1562) [14], Pie IV se vit donc contraint de multiplier les négociations secrètes et les nonciatures. Ce fut l'une d'elles que Musso accompagna à Vienne en 1560 pour seconder, par la force de son éloquence, la délicate mission du cardinal-légat Marco Sittico Altemps, neveu du pontife, qui devait ramener Maximilien II à la foi catholique. Voici un extrait du sermon que le franciscain prononça, dans la chapelle

royale, en présence de l'empereur Ferdinand I<sup>er</sup>, du roi et de la reine de Bohême, ainsi que des représentants de la noblesse et du clergé allemands :

« [Il concilio] fu sempre a tutta la Chiesa potentissimo rimedio [...]. Ogni cosa ha bisogno di concilio. I sacramenti chiamano concilio, perchè l'uso loro sia restituito, et purgato dagli abusi. La dottrina chiama concilio, perchè sia dichiarata et esplicata a tutti, quanto si conviene. Ed vita chiama concilio perchè sia riformata, massimamente nelli Ecclesiastici. La Chiesa chiama concilio, perchè nelle menti degli huomini col consenso generale del mondo sia autenticata, et confermata come santa, come divina. L'Imperio chiama concilio, perchè sia aiutato, difeso, reintegrato, che ben sapete voi, Signori, come stà. Che cosa è, che non chiami concilio à questa nostra età ? Chiamano concilio in cielo i santi che non sono honorati, nè invocati. In terra tutte le potestà ecclesiastiche et secolari che non sono ubbidite. Sotto terra i morti, che non hanno pure un suffragio più dei vivi. Infino, sopra tutti i cieli Idio istesso chiama concilio, perchè la Maestà sua, [...] con quel pernicioso dogma della Predestinatione [...] non è più temuta, nè riverita da' mortali » [15].

L'objectif de Musso, dans ce passage, n'est pas de convaincre par des arguments, ou une démonstration doctrinale, mais uniquement de persuader l'assistance de la nécessité de se rendre au concile, afin que celui-ci ne se réduisît pas à une assemblée de prélats italiens. C'est pourquoi la stylisation oratoire y est d'ordre strictement rhétorique, et non logique ou dialectique ; comme dans la plupart de ses prêches, l'épidictique l'emporte ici sur le délibératif [16]. Remarquons toutefois qu'en dépit du déploiement de cette éloquence d'apparat, en laquelle il était passé maître, le franciscain ne réussit pas, par les sermons qu'il tint à Vienne, à ramener Maximilien II dans le giron de l'Église romaine. Sa participation au grand œuvre du concile n'en doit pas pour autant être mésestimée : après avoir collaboré activement à la rédaction du premier décret sur la Justification (13 janvier 1547), réponse à la théorie luthérienne du *Sola Gratia*, il assista à la seconde phase du concile (1551-1552) avant d'être rappelé à Rome en 1558.

Pour éclairer les choix oratoires de Cornelio Musso, qui surprennent tant ils s'écartent des normes tridentines et du style idéal préconisé plus tard par Borromée et Paleotti, deux des grands artisans du concile, il importe d'évoquer brièvement les différents types d'éloquence religieuse qui coexistaient dans les premières décennies du XVI<sup>e</sup> [17]. Charles Dejob a souligné l'état de profonde décadence où était alors tombé le discours sacré, abaissement de la chaire dont Luther et les réformés allaient tirer avantage [18]. Après avoir triomphé au XIII<sup>e</sup> siècle, le sermon « thématique » de matrice scolastique, fondé sur la logique et la minutie de l'argumentation, était devenu la cible des critiques humanistes. On lui reprochait de faire prévaloir la doctrine à transmettre sur le sens du texte scripturaire qui, soumis à un découpage arbitraire, était transformé en un arsenal de preuves et de subtilités théologiques, jugées incapables de nourrir la foi des fidèles [19]. « Le sermon, a noté un historien de la prédication, le plus souvent reposait sur deux ou trois mots pris pour texte, autour desquels l'orateur épuisait son répertoire de divisions et de distinctions, d'où résultait une symétrie pénible qui était loin d'engendrer l'ordre et la clarté [...]. Une comparaison allongée démesurément était amenée de force à régler très souvent la marche et à lier toutes les parties du discours. C'était un réseau où devaient être enfermées toutes les vérités. L'orateur éminent était celui qui excellait à former la chaîne la plus longue, à ourdir le tissu le plus compliqué, à construire le dédale le plus embarrassé » [20]. Telles étaient les principales spécificités de la prédication scolastique dont l'influence, au XVI<sup>e</sup> siècle, n'avait pas encore cessé. Aussi Pietro Bembo, à qui l'on demanda un jour pourquoi il n'assistait pas aux sermons de carême, répondit-il :

« Qu'irais-je y faire, quand on n'y entend jamais autre chose que le Docteur subtil [Duns Scot] se disputant contre le Docteur angélique [Thomas d'Aquin], puis Aristote arrivant en troisième pour trancher la question proposée ? » [21].

L'héritage savonarolien, quant à lui, survivait dans les sermons de nombreux moines itinérants, pénétrés de joachimisme, qui parcouraient l'Italie en stigmatisant l'imperfection du clergé séculier et de la magistrature, et en prophétisant l'approche du jugement dernier [22]. Ces prêches rencontraient un tel succès que le concile de Latran V dut statuer : par décret du 19 décembre 1516 (XI<sup>e</sup> session), il interdit la prédication eschatologique et notifia qu'aucun clerc ne serait admis à la fonction de sermonnaire sans avoir préalablement été « examiné sur ses mœurs, son âge, sa doctrine, sa prudence et sa probité » et sans avoir reçu « l'approbation de ses supérieurs en bonne forme et par écrit » [23]. Une autre forme de prédication – crue, imagée, sinon triviale, truffée de jeux de mots et de dictons populaires – était le fait des membres du clergé paroissial et de certains prédicateurs réguliers qui, le plus souvent, n'avaient reçu aucune formation théologique et étaient fort ignorants [24]. Dans sa « Postface » au volume I des sermons de Musso (1554), le polygraphe Girolamo Ruscelli, connu pour avoir été l'un des premiers grammairiens modernes de la langue italienne, témoignait des réactions de dédain que cette éloquence suscitait chez le public docte et les lettrés :

« [...] molti non poteano aver pazienza d'ascoltar prediche, per la barbaria (com'essi la dicevano) della lingua de' predicatori, la quale non si potea ascoltare o senza riso o senza fastidio » [25].

Aux arguties du sermon thématique et aux excès langagiers de la prédication populaire, l'humanisme de la première Renaissance substitua une éloquence basée sur le principe cicéronien d'une progression unifiée allant de l'exorde à la péroraison, visant plus à émouvoir qu'à apporter des preuves. Délaissant l'argumentation pour se faire louange, le discours sacré subit l'influence de la rhétorique classique et se tourna vers l'épidictique. Le sermon inaugural du V<sup>e</sup> concile du Latran (3 mai 1512), prêché par le général des augustins Gilles de Viterbe (1469-1532) – célèbre figure de l'histoire de la pré-Réforme catholique – en offre un exemple éclairant [26]. Cette *oratio* latine au ton prophétique, rompue à toutes les techniques de l'art oratoire, atteste un cicéronianisme élégant et mesuré, qui caractérisait aussi, au même moment, la prédication de l'Observance franciscaine.

Parallèlement à ce courant de la juste mesure cicéronienne chrétienne, une autre forme d'éloquence sacrée s'était développée : la sophistique savante des déclamateurs romains, trop évidemment renouvelée de l'antique pour qu'elle pût obtenir, au sein de la République des Lettres et de la Chrétienté, un large consensus. C'est le genre de prédication qu'Érasme s'attache à fustiger dans son *Ciceronianus* (1528), où il raille la folie des imitateurs serviles de Cicéron, et rapporte ironiquement, par la bouche du sage Bulephorus, un sermon latin prononcé le Vendredi Saint de 1509 devant Jules II, auquel il lui fut donné d'assister :

« Le préambule et la péroraison, presque plus longs que le discours entier, furent absorbés par les louanges de Jules II qu'il appelait Jupiter, Très Bon, Très Grand qui, tenant et brandissant dans sa droite toute-puissante la foudre à triple pointe que l'on ne peut éviter, accomplissait d'un seul mouvement de tête tout ce qu'il voulait [...] Tout ceci à Rome, un Romain, d'une bouche romaine, avec un accent romain » [27].

Et Érasme de conclure un peu plus loin par cette phrase lapidaire :

« Notre Romain parla si romainement que je n'entendis rien sur la mort du Christ » [28].

En réaction contre le caractère païen de cette éloquence, qui habillait à l'antique les vérités chrétiennes, deux *ars dicendi* s'affirmèrent alors : d'une part, le courant « biblico-pastoral » de prélats tels que Gasparo Contarini (1483-1542), Girolamo Seripando (1493-1563) et Philippe Néri (1515-1594), soucieux avant tout du redressement moral des fidèles ; d'autre part la magnificence suave de Musso et de ses deux disciples principaux, l'évêque de Chioggia Gabriele Fiamma (1531-1585) et l'observantin milanais Francesco Panigarola (1548-1594) [29]. Pour les tenants du premier mode de discours, l'art de la chaire devait dépouiller la langue de tout ornement et rechercher une

noblesse alliée à une concision simple et naturelle. Il y avait d'après eux une incompatibilité de fond entre la dignité de la matière évangélique et ce qui fait le charme littéraire du style fleuri, c'est-à-dire les procédés de la *concinnitas* et du nombre oratoire. Pour les partisans de l'abondance oratoire, au contraire, la véritable éloquence ne devait pas se priver des artifices rhétoriques, mais assujettir les ornements du discours à l'édification des auditeurs et à la célébration des mystères divins.

C'est la ligne que suivra Musso. Bien que proche des cardinaux Contarini et de Seripando, il fit le choix d'une éloquence virtuose et érudite, d'un langage à la fois pieux et orné qui puisait dans tous les trésors de la culture antique pour les mettre au service de la foi. Convaincu que la beauté oratoire était rendue inévitable par les sujets eux-mêmes, qui procédaient de la matière sacrée, le franciscain recourait à l'ornementation verbale pour imprimer les notions chrétiennes dans les âmes, et cultivait un certain rapport de l'orateur à la vérité qu'il doit transmettre : si le prédicateur adhère pleinement à la vérité qu'il énonce, et s'il perçoit la rhétorique comme un savoir-faire que la réflexion et l'expérience ont permis de trouver pour rendre un discours plus convaincant – et non uniquement comme un art d'embellir la parole – alors son éloquence ne peut être que bonne même si, aux yeux des rhétoriciens, elle possède toutes les apparences de la sophistique. Musso reconnaîtra d'ailleurs toujours la supériorité de la fin, le salut des âmes, sur le moyen qu'elle est contrainte de se donner, la beauté formelle. Mais l'expérience de la prédication lui avait appris que le public ne s'intéresse qu'à un sermon fait à son intention et qui reflète, d'une certaine manière, sa nature. Ignorer le caractère de l'auditoire, c'était aboutir à un échec de communication car c'est lui seul qui permet à l'orateur de déterminer l'ensemble des passions et des émotions qu'il peut susciter par son discours : discours, orateur, auditoire, telles sont en effet « les trois instances à l'œuvre dans tout acte rhétorique » [30]. Prise dans cette acception, l'éloquence est non seulement digne du but qu'elle se propose, la conversion des âmes, mais aussi nécessaire pour instruire avec fruit. Nous verrons à présent quelles furent les influences qui agirent sur la prédication mussienne et contribuèrent à en déterminer les spécificités stylistiques.

Dès sa fondation, l'ordre franciscain avait vu coexister deux formes homilétiques différentes : d'un côté la prédication dense, laconique, parfois même âpre de saint François (1182-1226) et de Duns Scot (1265-1308), de l'autre l'éloquence luxuriante et expressionniste de Bonaventure (1218-1274), héritière des Pères de l'Église grecs et latins, notamment de saint Basile, de Jean Chrysostome et de Grégoire le Grand. Loin d'être oubliés à l'époque médiévale, où ils assurèrent indirectement une bonne partie de la prédication par le biais des homiliaires, les Pères de l'Église bénéficièrent néanmoins de l'élan philologique qui caractérisa la première Renaissance : mieux édités – notamment grâce aux travaux d'Érasme et de ses collaborateurs – ils furent accessibles à un public plus vaste, permettant aux théologiens et aux orateurs de former cette exégèse offensive et originale, si caractéristique de la Contre-Réforme catholique. Cornelio Musso, que ses contemporains se plaisaient à comparer à Jean Chrysostome et à saint Grégoire, avait longuement étudié leurs œuvres. Il revendique d'ailleurs cette filiation, dont l'influence fut décisive sur sa conception de l'art oratoire, et atteste qu'il chemina toujours,

« seguendo le pedate (benché dalla lunga) de gli eloquentissimi Padri Latini et Greci, che sono stati trombe dell'Evangelio per l'universo et l'hanno ornato bene spesso co' lumi delle pellegrine scientie » [31].

Si le conventuel tire une partie de son argumentation de l'enseignement des Pères de l'Église, l'Antiquité païenne lui offre elle aussi un grand nombre de modèles : Cicéron, bien sûr, mais également Gorgias et Isocrate. Bien qu'il maintienne une certaine distance entre sacré et profane, le syncrétisme mussien laisse clairement transparaître l'intention du franciscain de mettre la sagesse antique au service de la formation de l'orateur chrétien, de faire entrer dans la nouvelle synthèse chrétienne toutes les valeurs positives de l'humanisme profane. Et s'il en est ainsi, c'est d'abord parce que la beauté du verbe, chez les grands auteurs classiques, élève l'auditeur à une

certaine prescience de la beauté divine, lui laissant entrevoir la figure du Christ à travers les chefs-d'œuvre de l'Antiquité. D'un autre côté, la conscience que la littérature religieuse n'est inférieure à aucune création de la tradition classique transparait également avec force dans sa prose. C'est ainsi qu'aux côtés d'Homère, de Xénophon et de Platon, de Cicéron, de Virgile et d'Horace, il emprunte nombre d'exemples à la Genèse et aux Psaumes, au Cantique des Cantiques de Salomon et aux épîtres de saint Paul, à Jean Chrysostome et à saint Augustin. Insensible aux préjugés de certains hommes d'Église de son temps, Musso puise librement aux sources classiques, animé par la conviction de la légitimité de sa démarche et par le désir d'imposer une éloquence grandiose et magnifique, à l'image de la Rome régénérée par le concile de Trente.

« Enfin Cornelio vint », constatait Frédéric Borromée au début du XVII<sup>e</sup> siècle, dans son traité *De Sacris nostrorum temporum oratoribus* (1632). C'est en effet au conventuel que l'archevêque de Milan, dans son analyse des plus grands prédicateurs italiens de Paul III à Paul V (1534-1621), fixe le début de l'art oratoire sacré moderne [32]. Bien avant Borromée, Bernardino Tomitano, professeur de logique à l'université et élève de Speroni, avait écrit un discours particulièrement élogieux sur le nouveau *modus oratorius* introduit par le conventuel. Il y louait le caractère exemplaire de l'asianisme mussien, ainsi que la place que celui-ci occupait dans l'histoire de l'éloquence :

« [...] io non trovo che questa sua forma di favellare fosse né in uso, né conosciuta da i vecchi scrittori della eloquenza, per non avere né Platone, né Aristotele, né dopo loro, Cicerone, Quintiliano e Ermogene avuto alcun gusto della vera religion nostra, né della luce del figliuol di Dio » [33].

Dans son épître de remerciements, le franciscain rappelle à Tomitano que son projet de refonte du discours sacré avait été essentiellement un fait de langue :

« [...] mi sono ingegnato, predicando, alzarmi dal commune stile de' tempi nostri » [34].

Disciple de Pietro Bembo, Musso adhère, comme son maître, aux théories linguistiques des *Prose della volgar lingua* (1525). La langue vulgaire que doivent employer les orateurs de la chaire est le florentin littéraire, qui a déjà ses *auctores* comme les langues classiques. Conformément à ce choix, les auteurs les plus présents, à côté des Pères et des Latins, sont Pétrarque et Boccace. Un tel choix ne surprend guère : on sait en effet que le XVI<sup>e</sup> siècle s'était accordé à qualifier d'« asiane » la manière des deux toscans [35], entendant par là une série de particularités stylistiques qui leur étaient propres, essentiellement la *copia verborum*, l'harmonie musicale et la dimension poétique de la prose. Or, c'est bien là l'un des traits constitutifs du langage mussien, qui repose souvent, comme l'atteste ses sermons, sur une « poétisation de la prose » et sur une « rhétorisation de la poésie [36]. Par ses initiatives linguistiques et stylistiques, le franciscain bouleversa donc la sphère de l'éloquence sacrée, engendrant, comme l'a écrit Marc Fumaroli dans sa somme sur *L'Âge de l'éloquence*, l'« extraordinaire refonte d'une langue ecclésiastique en une langue savante et en une langue d'art » [37] ; il réussit, pour reprendre l'expression de Christian Mouchel, les « noces de théologie et de rhétorique » [38].

Ces « noces » ne furent toutefois pas sans susciter de vives résistances : l'utilisation de l'*ornatus* provoqua en effet, tout au long du siècle, maintes controverses parmi les rhétoriciens de la chaire. Saint Augustin en avait pourtant fixé le bon usage dans son *De doctrina christiana* : sans rejeter la rhétorique des Anciens, il préconisait une « éloquence du cœur » fondée sur la clarté, la simplicité et la sobriété de l'*ornatus*. Cette question allait également diviser les trois branches de l'ordre franciscain : tandis que les conventuels, fidèles à l'idéal de Duns Scot, étaient à l'origine adversaires de tout ornement, les observants, partisans d'une éloquence élégante et mesurée, avaient fait le choix d'un cicéronianisme anti-ostentatoire. En 1517, le pape Léon X, influencé par la culture humaniste de sa ville natale, cautionnait officiellement l'esthétique oratoire de l'Observance.

Quelques années plus tard (1528), les religieux les plus stricts faisaient sécession à leur tour, donnant vie à la branche des capucins, dont l'éloquence se voudra dense et grave, à l'image du franciscanisme des origines. Les conceptions rhétoriques de l'Ordre connurent ensuite de profondes mutations, qui touchèrent toutes les familles et devaient aboutir, par œuvre de Musso, à la conversion des conventuels et des observants, en 1553, à l'asianisme sacré. Sous la pression des conflits religieux, s'affirme ainsi au sein de l'ordre franciscain une nouvelle esthétique oratoire, antithétique du laconisme fervent dont saint François avait fait son emblème.

Les raisons qui poussèrent Paul III à choisir Cornelio Musso pour le discours d'ouverture du concile ne furent pas seulement dues au fait que l'Église romaine avait besoin d'orateurs virtuoses et que l'époque justifiait l'asianisme du conventuel. Certes, il eut l'intelligence tactique de comprendre que cette *orazione* de facture profondément nouvelle serait une arme puissante dans le combat qu'il comptait mener. Mais ce pape réformateur, qui avait su s'entourer de personnes de la trempe d'un Pole, d'un Contarini ou d'un Sadolet, avait perçu en Musso une autre vertu que les temps appelaient : la correspondance entre la vie et le discours, règle fondamentale de la prédication franciscaine. Tomitano célèbre d'ailleurs, dans son discours, les qualités spirituelles de Musso, qu'il décrit comme étant « *pieno d'affetto, ardente di spirito, et colmo di carità* » [39]. Cette exigence de haute moralité, de conformité entre les paroles et les actes, le franciscain la rappelle sans cesse aux membres du clergé, et nombre de ses prêches leur remémorent leurs devoirs pastoraux :

« Si dee riprendere ma con modestia ; non mordere, non villaneggiare ; arguire non calonniare ; minacciare non essasperare ; doppo le minaccie promettere ; doppo le riprensioni admonire ; doppo gli spaventi consolare. Però bisogna, che sempre preghiamo Dio che, come il cuore così la lingua purghi [...] dall'Hipocrisia, poichè se si predica la fede non si sia heretico ; se si predica la pace, non si sia odioso, se si predica la verità, non s'ami la bugia ; predicando la santa vita, non si sia poi scandaloso [...]. La predicatione non è fruttuosa, se non è regolata la vita ; le parole son vane, se non son confirmate dall'opere. Il fuoco prima arde in se, che mandi le faville fuori, non si crede alle lettere, se non son sigillate da colui che le scrive. I sigilli delle parole, sono l'opere ; se non si vede la buona vita, non si crede la vera dottrina [...] ; bisogna essere più stretto, più austero nella propria vita, di quello che predichiamo ad altri ; così si fa frutto ; così cresce la Chiesa ; così è ricevuta la predicatione da' populi. Che stò io à dire ? Bisognerebbe che il predicatore fusse come quella colomba santa, pura, et candida nella quale si degnò lo Spirito Santo discender del Cielo » [40].

Par-delà leur virtuosité et leur magnificence, qui auraient pu faire peser sur le franciscain un soupçon d'ostentation, ses sermons témoignent d'une piété sincère et ardente, et d'une quête de l'unité cicéronienne du Vrai, du Beau et du Bien. Toute sa production homilétique est traversée par la figure christique : c'était d'ailleurs autour du Christ que gravitait le projet grandiose qu'il avait conçu et qu'il expose à Charles Borromée en août 1562, dans la lettre de dédicace du troisième volume de ses sermons. Le grand œuvre que ce « Michel-Ange » du Verbe, comme l'appelait Tomitano, rêvait d'avoir le temps d'accomplir, consistait en la réalisation d'une vaste fresque représentant les épisodes de la vie du Christ, sans doute semblable à celle de la chapelle des Scrovegni dans laquelle il dut souvent aller méditer durant son séjour à Padoue. Il aurait sélectionné et réuni tous ses sermons célébrant le Fils de Dieu fait homme, « *legate et congiunte come membra in un corpo, et quasi tessute insieme, benche di varie fila un una tela* », afin d'offrir aux fidèles « un Christo interamente dipinto dal primo avvento al secondo in tutte l'opere sue segnalate col pennello delle sante scritture, ritratto dal vivo » [41].

C'est un programme à la fois spirituel et esthétique qu'énonce le franciscain dans sa lettre à Borromée. L'esthétique asianiste, adoptée par l'Observance franciscaine dès 1553, est au cœur de la modernité de sa prose sacrée. Elle se traduit par une exubérance de l'*ornatus*, par une éloquence cultivant les grands effets, volontiers déclamatoire. Pour tenter d'exprimer par le langage la splendeur du Verbe incarné, l'asianisme de Musso se sert de figures brillantes, de parallélismes



antithétiques, de symétries et de correspondances sonores, c'est-à-dire de tous les procédés gorgianiques de la *concinntas*. Il se caractérise aussi par l'emploi de la *copia verborum*, procédé propre au genre épideictique, qui a la capacité de « mettre devant les yeux » ce qui est dit. L'éloquence de Musso agit en effet par la visibilité voulue des figures afin d'amener l'auditeur du sensible à l'intelligible et de montrer cet intelligible à l'œuvre dans le sensible. La place accordée au concept de « mettre sous les yeux » n'est pas surprenante si l'on songe au rôle essentiel que la visualisation peut jouer comme stimulant des passions humaines. À l'instar du peintre qui compose un tableau, l'orateur doit lui aussi façonner, par le langage, les images verbales des concepts sacrés qu'il veut transmettre et persuader l'auditoire en faisant appel à son imagination et à ses sens.

Musso fut l'un des premiers à réveiller le sentiment du beau dans le domaine de la prédication et à exalter la noblesse et la dignité de l'art oratoire sacré. Le conventuel, qui fréquenta à Padoue l'*Accademia degli Infiammati*, fondée par un groupe d'érudits très engagés dans les *studia humanitatis* et, en même temps, dans l'innovation culturelle à partir d'une connaissance approfondie des sources anciennes de savoirs, sut enrichir sa prédication d'une parole plus chatoyante, nourrie par une solide doctrine classique [42]. Cependant, l'emphase du style verse souvent chez lui dans la grandiloquence, et son langage, empreint de couleurs éclatantes, se déploie, ainsi que le remarquait Emanuele Tesauro, en « un torrent très rapide d'une éloquence plus abondante qu'élaborée, ponctuée par des arguments sans fin, des hauts et des bas, des doctrines le plus souvent à peine esquissées [...] et avec une affluence telle qu'à partir d'un seul sermon, il aurait été possible d'en faire dix » [43].

Passé maître dans l'art de la rhétorique, dont il utilise toutes les ressources, il associe l'éloquence d'apparat des sophistes et la visée édifiante des sermons, et son art oratoire offre, malgré ses excès, l'un des exemples les plus réussis de prose asianiste du Cinquecento. Au sein du vaste mouvement de réforme entrepris pour régénérer l'éloquence de la chaire, la position qu'il occupe est particulière : s'il condamne la rhétorique comme fin, il ne la rejette nullement comme auxiliaire et, dans sa pratique, les enseignements du passé voisinent avec les procédés remis en vigueur par la redécouverte de l'Antiquité. Moderne par sa conception de l'éloquence, sa prédication recourt à la fois à la rhétorique médiévale et à la rhétorique classique. De l'homélie traditionnelle, elle conserve les nombreuses digressions, le rôle essentiel de l'*exemplum* dans l'amplification, le recours aux autorités dans la démonstration, l'importance de l'allégorie dans l'interprétation. À la rhétorique de l'époque classique, elle emprunte les divisions du discours, la notion de rythme et de nombre oratoires, les nombreuses figures de style. Ce mélange de procédés anciens et modernes confère à sa prose une place à part au sein de l'abondante production homilétique du XVI<sup>e</sup> siècle, marquée au sceau d'événements nouveaux et de nouvelles conceptions du monde que les orateurs ont cherché à comprendre et à évaluer. Les choix de Cornelio Musso témoignent d'une nouvelle direction prise par la prédication italienne : ses procédés oratoires façonnèrent un modèle de sermon qui trouva sa consécration officielle de genre littéraire à part entière lorsque ses innovations furent, par l'intermédiaire de son disciple Panigarola, reprises et imitées par des laïcs tels que Giambattista Marino.

## References

[1] MUSSO C., « Del peccato e della penitenza », in *Il terzo libro delle Prediche del Reverendissimo Mons. Cornelio Musso, Vescovo di Bitonto*, G. Giolito, Venezia, 1571, p. 93. Cité par MOUCHEL C., *Rome franciscaine. Essai sur l'histoire de l'éloquence dans l'Ordre des Frères Mineurs au XVI<sup>e</sup> siècle*, Champion, Paris, 2001, p. 249. Dorénavant, pour désigner les recueils de sermons de Cornelio Musso, nous utiliserons les abréviations suivantes : *Prediche 1* (= *Il primo libro delle Prediche*, G. Giolito, Venezia, 1567) ; *Prediche 2* (= *Il secondo libro delle Prediche*, G. Giolito, Venezia, 1562) ; *Prediche 3* (= *Il terzo libro delle Prediche*, G. Giolito, Venezia, 1571) ; *Prediche 4* (= *Il quarto libro delle Prediche*, N. Bevilacqua, Torino, 1579) ; *Prediche 5* (= *Il quinto libro delle Prediche*, G. Giolito, Venezia, 1586) ; *Prediche fatte in diversi tempi* (= *Prediche del Reverendiss. Monsignor F. Cornelio Musso, ... fatte in diversi tempi et in diversi luoghi*, G. Giolito,

Venezia, 1585); *Prediche quadragesimali 1* (=Delle prediche quadragesimali del Reverendiss. Mons. Cornelio Musso Vescovo di Bitonto. Prima parte, Stamperia de' Giunti, Venezia, 1588, [s.p.]); *Prediche quadragesimali 2* (=Delle prediche quadragesimali del Reverendiss. Mons. Cornelio Musso Vescovo di Bitonto. Seconda parte, Stamperia de' Giunti, Venezia, 1592, [s.p.]); *Prediche sopra il Simbolo degli Apostoli* (=Prediche sopra il Simbolo de gli Apostoli, le due dilettioni, di Dio e del prossimo, Il sacro Decalogo & la passione di nostro Signor Gesù Christo, descritta da S. Giovanni Evangelista, Stamperia de' Giunti, Venezia, 1601).

[2] Le sermon du conventuel fut rapidement imprimé en plaquette, in *Paltea Parionis* (Romae, in *Platea Parionis D. Hieronyma de Cartulariis excudebat*, 1545). On le retrouve également dans le *Generale [...] Concilium Tridentinum* (Ad signum Spei, Venetiis, 1552).

[3] Cf MIELE M., « Attese e direttive sulla predicazione in Italia tra Cinquecento e Settecento », in MARTINA G. et DOVERE U. (éd.), *La predicazione in Italia dopo il concilio di Trento tra Cinquecento e Settecento*, Dehoniane, Roma, pp. 84-91.

[4] Cf. CANTÙ C., *Gli eretici d'Italia : discorsi storici*, Unione Tipografico-Editrice, Torino, 1865-1866, vol. II, p. 247.

[5] Voir RONZY P., *Un humaniste italianisant, Papire Masson*, Champion, Paris, 1924, p. 72.

[6] MOUCHEL C., *op. cit.*, p. 417.

[7] TESAURO E., *Il Cannocchiale aristotelico o sia, idea dell'arguta et ingegnosa elocutione, che serve a tutta l'Arte oratoria, lapidaria, et simbolica, esaminata co' principii del divino Aristotele* [1654], P. Baglioni, Venezia, 1663, p. 458.

[8] Pour les notices biographiques sur C. Musso, cf. MUSSO G., « La vita del Rever. Monsignor Cornelio Musso, Vescovo di Bitonto », in MUSSO C., *Prediche quadragesimali 1*, [s.p.] et JEDIN H., *Der Fransiskaner Cornelio Musso, Bischof von Bitonto. Sein Leben und sein kirchliche Wirksamkeit*, in « Römische Quartalschrift für christliche Altertumskunde und für Kirchengeschichte », XLI, 1933, pp. 207-275. Sur ses efforts pour imposer les décrets conciliaires dans le diocèse de Bitonto, cf. DE ROSA G., *Il francescano Cornelio Musso dal Concilio di Trento alla diocesi di Bitonto*, in *Tempo religioso e tempo storico : Saggi e note di storia sociale e religiosa dal medioevo all'età contemporanea*, Edizioni « Storia e Letteratura », Roma, 1987, pp. 395-442.

[9] C'est ainsi que Musso, dans un sermon sur la Nativité, dénomme la « docte ville de Padoue », cf. MUSSO C., « Della natività », in *Prediche 4*, p. 40.

[10] Le propos est rapporté par Bernardino Tomitano dans sa préface au *Primo libro delle prediche* de Musso (dont la *princeps* est : Giolito, Venezia, 1554) ; cf. TOMITANO B., « A' lettori », in *Prediche 1*, [s.p.] : « Qui chiamo in mia testimonianza [...] la felice memoria di quelle sante anime già care al mondo, ora ornamento del cielo, il Magnifico M. Gasparo Contarino, che fu poi Cardinale, et il reverendissimo Bembo, lumi Chiarissimi, l'uno di Filosofia, l'altro delle lingue, liquali erano avvezzi di dire udendolo [Musso], che egli non pareo loro, né filosofo, né oratore, ma angelo, che favellando persuadesse il mondo ».

[11] Notons que sa production homilétique en langue vulgaire fut particulièrement imposante : 11 recueils de sermons nous sont parvenus ; en Italie, 17 éditions et rééditions parurent du vivant de l'auteur et 20 à titre posthume entre 1575 et 1601 ; en Europe, des traductions sortirent en latin (1594, 1603, 1618), en français (trad. de G. Chappuys, 1584) et en espagnol. Ces données ont été établies à partir de la liste des titres et éditions (jusqu'au début du XVII<sup>e</sup>) des sermons de Musso recensés dans : NORMAN C. E., *Humanist taste and Franciscan values : Cornelio Musso and Catholic preaching in sixteenth-century Italy*, P. Lang, New York, 1998, pp. 159-162.

[12] MUSSO C., « Della Cattedra di San Pietro », in *Prediche 2*, pars II, p. 52.

[13] *Idem*, p. 8.

[14] Plus d'une année s'écoula entre la publication de la bulle de convocation (29 nov. 1560) et l'ouverture des travaux conciliaires (18 janv. 1562) ; cf. PROSPERI A., *Il Concilio di Trento : una introduzione storica*, Einaudi, Torino, 2001, pp. 44-50.

[15] MUSSO C., « Del Regno di Christo et della Religione Christiana », in *Prediche 3*, pp. 486-487.

[16] Cf. l'analyse sur la prédominance progressive du genre épideictique dans l'art oratoire à la fin du XV<sup>e</sup> et au début du XVI<sup>e</sup> in BOLZONI L., « Oratoria e prediche », in ASOR ROSA A. (éd.), *Letteratura italiana (Le forme del Testo)*, vol. II : *La prosa*, Einaudi, Torino, 1984, pp. 1057-1060.

[17] Sur les différentes formes de prédication au XVI<sup>e</sup> siècle, cf. O'MALLEY J. W., « Content and Rhetorical Forms in Sixteenth-Century Treatises on Preaching », in MURPHY J. J. (éd.), *Renaissance Eloquence. Studies in the Theory and Practice of Renaissance Rhetoric*, University of California Press, Berkeley-Los Angeles-London, 1983, pp. 228-252 ; VERCESI E., *L'eloquenza sacra nel periodo della Riforma e della Controriforma*, in : *L'Eloquenza (dal sec. XVII ai giorni nostri). Libro I, L'Eloquenza sacra in Italia*, F. Vallardi, Milano, 1931, pp. 3-24.

[18] Cf. DEJOB C., *De l'influence du Concile de Trente sur la littérature et les beaux-arts chez les peuples catholiques. Essai d'introduction à l'histoire littéraire de Louis XIV* [1884], Slatkine Reprints, Genève, 1969, pp. 110-115.

[19] Sur le sermon « thématique » de matrice scolastique, cf. O'MALLEY J. W., *Praise and Blame in Renaissance Rome. Rhetoric, Doctrine, and Reform in the Sacred Orators of the Papal Court, c. 1450-1521*, Duke University Press, Durham, 1979, pp. 42-44.

[20] LEZAT A., *De la prédication sous Henri IV*, Didier, Paris, 1871, pp. 12-13.

[21] Cité par CANTÙ C., *Histoire des Italiens*, traduit de l'italien par LACOMBE A., Firmin Didot, Paris, 1860, t. VII, p. 410.

[22] Sur cette forme particulière de prédication, cf. NICCOLI O., *Profeti e popolo nell'Italia del Rinascimento*, Laterza, Bari, 1987. En France, la situation n'était guère différente : dans le *Gargantua* de Rabelais, Grandgousier – s'adressant à des pèlerins abusés par des « prêcheurs » qu'il qualifie de « cafards et faux prophètes » – s'exclame : « [Je] m'esbahys si votre roy les laisse prescher par son royaume telz scandales » (cf. RABELAIS F., *Œuvres*, Janet, Paris, 1823, t. I, p. 158).

[23] PELTIER A.-C., Dictionnaire universel et complet des conciles, in MIGNE J.-P., *Encyclopédie théologique*, Ateliers Catholiques du Petit-Montrouge, Paris, t. XIII, col. 1095.

[24] Voir à ce propos les documents (extraits de décrets tridentins, lettres de prélats etc.) touchant à la formation du clergé et à la création de séminaires publiés dans : RUSCONI R., *La Controriforma e il concilio di Trento*, in *Predicazione e vita religiosa nella società italiana da Carlo Magno alla Controriforma*, Loescher, Torino, 1981, pp. 285-335.

[25] RUSCELLI G. « Postfazione » à : MUSSO C., *Il primo volume delle prediche*, Giolito, Venezia, 1554, [s.p.].

[26] Un extrait du discours de Gilles de Viterbe est retranscrit dans PASTOR L. (von), *Histoire des papes*, traduit de l'allemand par POIZAT A., H. Scheurleer, La Haye, 1733, t. IV, pp. 364-365.

[27] DESIDERIUS ERASMUS ROTERODAMUS, *Dialogus ciceronianus sive de optimo genere dicendi*, J. Frobenius, Basilea, 1528. Le dialogue est traduit dans les *Œuvres choisies*, Chomarat, Paris, 1991, pp. 943 sq.

[28] *Ibidem*.

[29] Cf. DE ROSA G., *Modelli della predicazione da Seripando a Panigarola*, in *id. : Tempo religioso e tempo storico : Saggi e note di storia sociale e religiosa dal medioevo all'età contemporanea*, Edizioni « Storia e Letteratura », Roma, 1998, vol. III, p. 151.

[30] CONTE S., « La rhétorique sacrée dans les *Eloquentiae sacrae et humanae parallela* », in *id.* (éd.), *Nicolas Caussin : rhétorique et spiritualité à l'époque de Louis XIII*, Actes du colloque de Troyes (16-17 septembre 2004), LIT-Verlag, Berlin, (collection « Ars rhetorica »), 2007, p. 227.

[31] MUSSO C., « All'Eccellente Dottore M. Bernardino Tomitano », in : *Prediche I*, [s.p.].

[32] BORROMEI F., *De Sacris nostrorum temporum oratoribus libri quinque*, Mediolani, 1632. Cité par MOUCHEL C., *op. cit.*, pp. 261 sq.

[33] Cf. *supra*, note n° 9.

[34] MUSSO C., « All'Eccellente Dottore M. Bernardino Tomitano », in *Prediche 1*, [s.p.].

[35] Cf. LECOINTE J., *Naissance d'une prose inspirée : "prose poétique" et néo-platonisme au XVI<sup>e</sup> siècle en France*, in « Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance », LI, 1989, p. 50.

[36] Ces deux expressions sont employées par LECOINTE J. au sujet de la prose boccacienne dans *L'Idéal et la différence*, cit., p. 640.

[37] FUMAROLI M., *L'Âge de l'éloquence. Rhétorique et « res literaria » de la Renaissance au seuil de l'époque classique* [1980], Droz, Genève, 2009, pp. 77-78.

[38] MOUCHEL C., *op. cit.*, p. 252.

[39] TOMITANO B., « A' lettori », in *Prediche 1*, [s.p.].

[40] MUSSO C., *Prediche quadragesimali 1*, p. 23.

[41] MUSSO C., « All'Illustrissimo et Reverendiss. Monsig. il Cardinale Borromeo », in *Prediche 3*, [s.p.].

[42] Sur le thème des Anciens dans la prédication de Musso, cf. GIRARDI M. T., « “Un novello stile d'orazion sacra”. La predicazione di Cornelio Musso (1511-1574) », in ARDISSINO E. et SELMI E. (éd.), *Poesia e retorica del Sacro tra Cinque e Seicento*, Edizioni Dell'Orso, Alessandria, 2009, pp. 307-324. Voir aussi GIRARDI M. T., « Cornelio Musso vescovo e predicatore dell'età conciliare », in *Milano borromaica, atelier culturale della Controriforma*, (Atti del Dies Academicus dell'Accademia di San Carlo, 24-25 novembre 2006), « Studia borromaica », XXI, 2007, pp. 307-324 ; GIRARDI M. T., « “Un novello stile d'orazion sacra”. La predicazione di Cornelio Musso (1511-1574) », in ARDISSINO E. et SELMI E. (éd.), *Poesia e retorica del Sacro tra Cinque e Seicento*, Edizioni Dell'Orso, Alessandria, 2009, pp. 307-324.

[43] TESAURO E., « Il giudizio. Trattato de' concetti predicabili », in RAIMONDI E. (éd.), *Il cannocchiale aristotelico*, Einaudi, Torino, 1973, p. 97 : « per modo di un rapidissimo torrente di eloquenza più copiosa ch'elaborata, mista di argomenti infiniti, alti e bassi, di dottrine frequentemente più che sottilmente toccate [...] e con tanta affluenza che di una predica sola se ne sarian fatte diece ».